

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficience visuelle et le studio
typographies.fr

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES

ALFRED DE MONTESQUIOU

LE CRÉPUSCULE DES HOMMES



À
vue
d'œil

La photographie qui figure en couverture a été prise le 1^{er} octobre 1946, par le photographe B. I. Sanders de l'agence Associated Press. On voit au premier plan Wes Gallagher, d'Associated Press, en tête d'un groupe de journalistes qui courent jusqu'aux téléphones pour transmettre le verdict qui clôt le procès, ouvert le 20 novembre 1945.

© 2025, Éditions Robert Laffont, S.A.S, Paris.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 978-2-37828-0869-2

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Vendredi 9 novembre 1945

Le palais de justice, incongru et massif, domine presque intact la ville dévastée. Il se distingue de loin sur la Fürther Straße, large avenue glaciale qui semble avoir été la ligne de front, avec ses barricades faites de carcasses de tramways calcinés, criblés de balles. Ray gare sa jeep devant le perron de granit gris et, d'un pas leste, avale les marches encombrées de débris.

Sur le seuil, une sentinelle lui barre l'accès. Malgré la pluie glacée de novembre qui fouette la façade, Ray ouvre son manteau pour sortir ses papiers de sa poche, tandis que le soldat, surpris, aperçoit ses galons de caporal-chef. D'un geste automatique, il porte la main à son casque pour une ébauche de salut militaire. Décidément, la

guerre est bien terminée, se dit Ray. Depuis quandalue-t-on un simple gradé ?

Le photographe referme son manteau quand une lourde planche de bois manque de lui heurter le crâne.

« *Achtung !* hurle un ouvrier, qui marche d'un pas vif, une poutrelle en équilibre sur l'épaule.

— Foutus Fritz, peste le GI de garde. Attention : même vaincus, ils restent dangereux ! »

L'ouvrier fait mine de ne pas entendre, ou bien ne comprend pas. Ray le suit dans le hall du palais, puis grimpe l'escalier de marbre qui mène à la grande salle d'audience du deuxième étage. Sales, mal rasés, des dizaines d'hommes portent des planches, des sacs de ciment ou de lourds pots de peinture. Une puissante odeur de térébenthine et de neuf envahit les lieux. Puis Ray en perçoit une autre, plus familière après toutes ces années de guerre : celle de la poussière laissée par les bombardements. Le long des marches, quelques prisonniers tentent de nettoyer la

crasse ; les nuées qu'ils soulèvent viennent souiller leurs uniformes vert-de-gris, d'un ton plus vif aux emplacements des anciens grades et insignes arrachés.

« Méfiez-vous d'eux, reprend un policier militaire de faction. La moitié sont des détenus SS. »

Ray répond d'un sourire. Nez protubérant, front dégarni, grands yeux sombres : son visage pourrait sembler bancal, ou même triste, s'il ne s'illuminait spontanément. Cherchant à masquer sa bonté naturelle – une faiblesse pour l'armée –, Ray rajuste d'un geste sec son calot brun de l'US Signal Corps, l'unité de transmission militaire, à laquelle sont rattachés les photographes. Puis le caporal-chef se fraie un chemin parmi les obstacles et les nazis qui parsèment l'escalier d'apparat.

L'odeur de peinture fraîche redouble au deuxième étage, où des sacs de sable bloquent le passage vers le tribunal ; les prisonniers les empilent pour former des fortifications, comme à l'entrée d'un bunker. Un

MP¹ au rutilant casque blanc les observe de loin, mitraillette au poing.

« Personne ne reste ici », lance-t-il à Ray, l'aiguillonnant de la pointe de son arme vers le couloir menant à l'aile principale du palais.

Une pancarte de bois fléchée l'accueille à l'angle : « *Press Room – 260* ». Les GI ont eu la bonne idée d'installer des panneaux de signalisation dans le dédale de l'immense bâtiment de facture néo-médiévale. Mais personne n'a encore numéroté les portes le long du couloir que parcourt Ray, où quelques ouvriers finissent d'arracher au burin la frise en stuc ornée de swastikas. De porte en porte, le photographe se fait retoquer par des électriciens, des peintres, des officiers du génie, des comptables et des interprètes, tous en uniforme de l'armée US, avant qu'un « La 260, c'est ici ! » fuse enfin.

« Caporal-chef D'Addario ? Content de vous avoir. Vous êtes le premier photographe à nous rejoindre. »

1. Policier militaire américain.

Le lieutenant lui serre la main d'une poigne franche et jette un coup d'œil distrait à l'ordre de route en s'allumant une cigarette. Ray pose sa valise dans un coin de la pièce ; elle n'est pas bien lourde : quelques livres, son Leica et un uniforme de rechange. Les officiers sont restés très vagues sur sa mission, laissant juste entendre qu'elle était assez secondaire et ne durerait qu'un mois, deux au plus. Ray aurait préféré monter au front, être photographe de combat. Ou même photographe à l'état-major. La déveine a voulu qu'il rate les batailles, puis manque le D-Day, et la grande machine bureaucratique de l'armée déployée en Europe l'a depuis rattaché à l'armée d'occupation qui prend ses marques pour administrer l'Allemagne vaincue. Enrôlé en 1943, il est loin d'avoir cumulé les points nécessaires pour rentrer au pays. Les GI combattants, les pères de famille, les hommes mariés et les diplômés d'université lui passent tous devant. Ray a vu les photos dans les magazines, avec les parades, les cotillons, les drapeaux et les fanfares, et puis les filles qui

vous embrassent sur la bouche dans les rues de New York... Mais il n'y est pas.

« Vous ferez bien attention avec ça, déclare le lieutenant en désignant sa cigarette. Vu les litres de vernis qu'on répand partout, la moindre erreur ferait flamber la bâtie. Ce qui serait dommage : ce gros tas de pierres est presque le seul immeuble intact dans tout Nuremberg. »

Un colonel apparaît dans la *Press Room*. D'une dizaine d'années plus âgé que Ray, l'officier affiche pourtant le style juvénile et athlétique des diplômés de l'Ivy League, ces universités d'élite de la côte Est, qui savent que l'Amérique leur appartient. Ray esquisse un salut militaire, mais l'officier lui tend la main.

« Telford Taylor. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas vraiment colonel, juste avocat. »

Il éclate de rire à son trait d'esprit, puis se lance dans l'explication des dizaines de millions que l'armée dépense pour restaurer ce palais de justice.

« Méfiez-vous quand même. Les murs

sont fragiles, ajoute le gradé, tapotant la paroi comme il le ferait de l'épaule d'un camarade. Les derniers bombardements datent d'il y a quelques mois seulement, à la toute fin de la guerre. Les Anglais n'avaient plus d'objectif, alors ils ont tout lâché sur Nuremberg. Nous sommes repassés derrière, et la ville est détruite à quatre-vingt-dix pour cent. L'impact a été si massif que la terre a tremblé. »

Ray fait une moue étonnée.

« Si, si, je vous assure, insiste Taylor. Toutes les structures encore debout sont fissurées. L'autre jour, un mur de la prison s'est effondré quand on a voulu planter un simple clou. Évidemment, ça ne nous facilite pas le travail, ajoute-t-il. Mais les gars de l'OSS ont fait un boulot formidable. Et tous ces nazis ont un mérite : ils sont durs à la tâche. Des têtes de pioche, dangereux, mauvais, mais travailleurs. »

L'officier voit que Ray ne connaît pas l'OSS et n'en est pas surpris. L'armée grouille de sigles, il en naît de nouveaux tous les jours,

que les GI – tiens, un autre sigle – appellent avec ironie *alphabet soup*. L'OSS, explique Taylor, c'est l'Office of Strategic Services, une branche de l'armée chargée des opérations secrètes, ou spéciales. Comme les combats se sont achevés, cette unité d'élite s'est investie dans le procès de Nuremberg, qui doit ouvrir le plus vite possible. Ce sera le procès du siècle, le plus grand de l'histoire même, sans aucun doute, affirme Taylor. La véritable fin de la guerre mondiale, au moins aussi importante que la cessation des combats, le 8 mai dernier. Il ne s'agit pas seulement de vaincre le nazisme par les armes, mais d'écraser sa pensée, de juger ses chefs pour les crimes inouïs qu'ils ont commis et d'offrir une justice aux dizaines de millions de victimes.

« On aurait pu juste tuer les dirigeants, mais c'était leur laisser une échappatoire bien facile, assure le colonel Taylor. Et ce procès doit aussi permettre de dénazifier l'Allemagne. Ils se sont tous fait laver le cerveau par Hitler depuis 1933 : à nous de leur

montrer l'erreur infernale dans laquelle ils ont été plongés.

— Je comprends. Mais moi, je fais quoi là-dedans ? »

À la question de Ray, le colonel s'exclame : « Vous ? Eh bien, vous photographiez tout ça ! »

Le tribunal que les détenus achèvent de retaper est international, explique l'officier, sous l'égide des pays alliés qui ont remporté la guerre et divisé l'Allemagne en quatre zones d'occupation, soviétique, anglaise, française et américaine. Mais l'IMT (International Military Tribunal), comme son nom le claironne, est surtout un tribunal militaire, et c'est l'armée américaine qui mène la barque, puisque Nuremberg est dans sa zone d'occupation.

« Vous photographiez tout ce que vous voyez pour l'armée, qui distribuera vos images dans les médias américains, ou les publiera dans les nouveaux journaux que nous lançons en Allemagne pour remplacer les torchons de la propagande nazie. C'est simple, non ? »

Ray hoche la tête. Ça lui va. Et ça le changera des défilés de victoire qu'il photographie depuis des mois, ces cérémonies de médailles et autres serre-pinces dont les images ne sont jamais publiées nulle part.

« J'ai raté le D-Day, donc je serai content de couvrir le procès », assure-t-il avec un grand sourire.

Le colonel l'observe, surpris par tant d'ingénuité. Il n'avait pas pensé devoir obtenir l'adhésion de son nouveau subordonné. Mais tant mieux si ce caporal est content d'être là. Il prendra de meilleures photos.

« C'est parfait, D'Addario. Vous pouvez commencer tout de suite. »

Dehors, la pluie s'est mise à tomber dru. Le colonel Taylor lui a donné un écusson à coudre sur sa poitrine, comme une médaille, portant l'inscription « *Official Army Photographer* ». On dirait plutôt un badge de scout, corrige Ray en riant pour lui-même.

« Avec ce badge, vous passerez partout, en attendant que le Bureau des accréditations

se décide à agir », a expliqué le lieutenant, libérant ainsi le photographe.

Ray ne s'est pas fait prier. Il sort de sa valise son petit Leica portable. Une merveille : vingt-quatre poses, très léger, maniable, d'exposition rapide, sans besoin d'un trépied, même en intérieur. Idéal dans ce grand bâtiment triste et mal éclairé.